
M A N U S C R I T

TU PEUX REGARDER LA CAMÉRA ?

de Mohammad Al Attar

Traduit de l'arabe (Syrie) par Jumana Al-Yasiri et Leyla-Claire Rabih

cote : ARA15D1028

Date/année d'écriture de la pièce : 2012

Date/année de traduction de la pièce : 2015

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Tu peux regarder la caméra ?

de Mohammad Al Attar

Traduit de l'arabe (Syrie) par Jumana Al-Yasiri et Leyla-Claire Rabih

Les évènements de la pièce se déroulent à Damas entre les mois de septembre et de décembre 2011, au début du soulèvement.

Personnages :

Noura : Début de la trentaine, réalisatrice amateur, voudrait réaliser un documentaire sur les expériences de détention dans les prisons syriennes.

Ghassan : 37 ans, son frère aîné, avocat, dirige par ailleurs avec son père une entreprise familiale.

Zaid : environ 35 ans, architecte.

Karim : environ 25 ans, récemment diplômé en économie.

Farah : début de la vingtaine, termine ses études en littérature anglaise (Zaid, Karim et Farah ont été libérés récemment).

A., S., J. et M. sont des personnages qui n'apparaissent pas, on entend uniquement leur témoignage enregistré.

Damas, dans une pièce d'un petit appartement aménagé en bureau, et dans lequel Noura s'est installée. Pendant le tournage, une caméra de taille moyenne et dressée sur un pied, est posée face à un grand canapé en cuir.

Premier tableau

À l'écran, le visage de A. , l'image est floutée, on entend sa voix.

A. : Pendant les 15 premiers jours, je n'ai pas vu la lumière du jour, et je n'ai rien perçu du monde extérieur. Ma cellule d'isolement n'avait qu'une seule ouverture dans le plafond, qui donnait sur un autre plafond d'où pendait une ampoule. Je me rappelle que pendant le premier interrogatoire, j'ai demandé l'heure et quelqu'un m'a donné un coup de pied dans le ventre, j'ai failli m'étrangler. Ils ont commencé à me demander les noms de tout le monde, même de ceux que je connais à peine. Quoique je réponde je recevais une gifle, même si je ne répondais que par oui ou par non, je recevais des coups. À la première séance, ils m'ont enlevé tous mes vêtements et je suis resté en slip. À ce moment-là, je me suis souvenu d'un truc que m'avait dit un ami, que j'avais vu deux jours avant mon arrestation, lui il est resté vingt jours en détention. Il m'avait dit : « Quand ils me frappaient je fermais les yeux et je pensais à autre chose, je pensais à tout ce que j'avais fait pour la révolution, et je remerciais Dieu pour tout ce que j'avais pu faire ». Et c'est ce que j'ai fait. Dieu soit loué, comme par miracle, en même temps que la douleur, je ressentais d'étranges sensations de plaisir : j'étais content d'être ici à la place d'autres personnes, je me souvenais de mes amis et je sentais que je recevais les coups pour moi et pour eux.

En bas, dans le couloir qui dessert les cellules, il y avait toujours une odeur très forte, une odeur de pourriture, de sang, de sueur et de saleté, une odeur dégoûtante et enivrante à la fois. Dans la cellule d'isolement, j'essayais de faire la prière chaque fois que je pouvais, sans me faire remarquer. Le Coran était mon soutien et ma consolation, mon refuge pendant les moments de peur : « Ceux qui ont cru, et dont les cœurs s'apaisent à l'évocation d'Allah. N'est-ce point par l'évocation d'Allah que s'apaisent les cœurs ? ».¹

Tableau Deux

À l'écran, le visage de S. , l'image est floutée, on entend sa voix.

S. : Il y avait une fenêtre dans les sanitaires, recouverte de plastique, mais on pouvait distinguer les ombres à travers, deviner la lumière du jour par exemple. Les deux premiers jours, je n'ai pas pu dormir une minute. On ne m'avait rien fait, mais je ne pouvais pas dormir. Pourtant celles qui partageaient ma cellule étaient sympathiques. Au début j'avais peur d'elles, puis nous sommes devenues comme des amies de longue date. La plupart n'avait rien à voir, ni avec la révolution, ni avec rien du tout. Je veux dire que c'était des délits de toutes les couleurs, prostitution, vol, drogue.

La première fois qu'ils m'ont emmenée à l'interrogatoire, j'ai découvert que je pouvais voir par dessous mon bandeau, c'était comme un accomplissement : ils ne pouvaient pas m'empêcher de voir. Je pouvais voir mes pieds en marchant, c'était mieux que rien. En me questionnant, ils

¹ Le Coran, sourate 13, verset 28.

jouaient au bon et au méchant. Le premier m'insultait et m'aboyait dessus au moindre prétexte, le deuxième me disait qu'il allait m'aider, qu'il savait que j'étais patriote. Je savais que je devais avoir une histoire unique à leur servir et qu'elle ne devait pas changer. Je me souviens que la quatrième nuit j'ai fait un rêve étrange. J'étais avec des amis que je n'avais pas vus depuis longtemps, parce que de toutes façons ils sont à l'étranger, on se baladait et on discutait de la situation du pays et des événements, puis on a commencé à se disputer, certains étaient pour, d'autres contre. Je me suis réveillée en me souvenant du rêve avec précision, et pendant l'interrogatoire, je l'ai raconté de manière spontanée et libre, en changeant quelques détails. S'ils m'avaient fait répéter l'histoire cent fois, j'aurais pu répéter à la lettre. Après j'ai eu cette idée : chaque nuit, je fermais les yeux et j'imaginai une histoire, je la visualisais, j'en retenais bien les images dans ma tête et je me la repassais en entier, une deuxième, troisième, quatrième fois. J'en imaginai les plus petits détails, s'il y avait un plat, j'en sentais l'odeur, je retenais même la couleur des vêtements. J'avais un répertoire d'histoires tout prêt.

Tableau Trois

La même image floutée sur l'écran, cette fois c'est Zaid. On entend seulement sa voix.

Zaid : On est surpris par sa propre capacité à s'adapter, j'ai découvert que les choses les plus compliquées de notre quotidien sont celles qui se révèlent les plus simples en détention. L'obscurité en fait partie. Je me suis habitué rapidement à l'obscurité de la cellule d'isolement où j'ai passé la première semaine. Ce qui était pire que l'obscurité c'était de ne pas savoir l'heure, au point de confondre les jours. La seule lumière venait du couloir. Les premiers jours mon sommeil était à la merci des geôliers, n'importe lequel pouvait en passant me crier : « Réveille-toi sale chien ». En fait j'essayais de dormir dès que je pouvais, le sommeil était la meilleure façon de faire passer le temps.

La nuit, ce qui me faisait le plus peur, c'étaient les éclats de voix dont je ne connaissais pas la provenance. J'étais réveillé par des bruits bizarres, comme si quelque chose marchait sur le toit, j'imaginai que c'était un chat traînant un morceau de métal ou une boîte de conserve, et qui n'arrêtait pas de courir sur le toit.

Dedans, la peur apparaît exactement comme dehors, la peur des choses qu'on ne connaît pas. Au bout de quelques jours la peur de l'interrogatoire et des coups s'atténua, pour laisser place à la peur de ce qui viendrait rompre cette nouvelle routine. Une fois en dormant j'ai été réveillé par le bruit d'un rat qui passait à côté de ma tête, j'ai failli devenir fou. Quelques nuits plus tard, j'ai senti le rat passer une deuxième fois, je l'ai repoussé du pied et j'ai continué à dormir.

Tableau quatre

L'image floutée de Farah sur l'écran. On entend seulement sa voix.

Farah : Il n'avait pas du tout d'obscurité, au contraire, c'était ça le problème. Il y avait tout le temps une lumière néon blanche très forte qui venait de l'extérieur de la cellule. On ne savait jamais l'heure et bien sûr, pas la peine de poser la question. On posait la question cinq fois en un quart d'heure et on recevait cinq réponses différentes. Certaines voulaient faire la prière mais ne savaient jamais quand c'était l'heure. Parfois quelqu'un avait pitié d'elles et le leur disaient. Mais moi, je ne savais pas si que ce qu'on leur disait était vrai ou faux.

Au bout d'un moment, entendre les gardiens s'insulter en buvant du maté² est devenu ma routine du soir. C'était mieux que celle du matin, qui durait de 8h environ jusqu'à 2h de l'après midi, et qui consistait à entendre un festival de coups, de cris et de tortures, qui pouvait se prolonger jusqu'à plus tard dans l'après-midi. En général c'est ce qui faisait la distinction entre le matin et le soir.

Les séances d'interrogatoire avaient lieu pour la plupart le matin, mais parfois j'y étais menée le soir. Pour l'interrogatoire les yeux doivent être bandés ou « barrés³ » comme ils disent, et c'est ce qui me faisait le plus peur. Je n'avais pas de problème à faire face à quoi que ce soit, mais avec les yeux ouverts. J'avais peur de l'interrogatoire que parce que je savais qu'ils allaient me bander les yeux.

Tableau Cinq

Le visage flouté de Karim sur l'écran, on entend sa voix clairement sans qu'on puisse distinguer les traits de son visage.

Karim : La cellule était très sombre. La seule lumière venait du couloir. Il était impossible d'avoir une idée de l'heure. On pouvait estimer le temps en fonction des trois repas et des visites aux toilettes. Ils nous emmenaient trois fois par jour aux toilettes pour faire nos besoins, chaque fois une minute et gare à toi si tu t'attardes. Dans les toilettes il y avait une petite ouverture grillagée, et à travers je voyais les branches d'un cyprès, c'est tout ce que j'ai vu de l'extérieur pendant dix-huit jours.

Dans la première cellule, on ne pouvait pas tous dormir en même temps, la cellule faisait à peu près deux mètres par trois, on était presque vingt, ce qui veut dire que quand l'un dort, l'autre reste éveillé. Certains restaient un peu debout pour que d'autres puissent s'asseoir, et généralement on devait dormir sur le côté. La deuxième cellule était plus miséricordieuse, elle

² Le maté ou chimarrao est une infusion traditionnelle issue de la culture des Amérindiens Guaranis, consommée largement en Amérique latine (surtout Argentine, Chili, Paraguay, Uruguay). L'émigration vers l'Argentine au XIX^e siècle de familles syro-libanaises issues principalement des zones rurales en a importé la consommation au Moyen-Orient. En Syrie cette boisson est très populaire et donne ici une indication sur l'appartenance sociale des matons.

³ Les yeux "barrés": néologisme en arabe, venu des récits des détenus, pour décrire la façon dont ils sont privés de la vue pendant leurs détention..

était plus grande et nous n'étions pas plus de dix, mais elle était très sale. Notre grand divertissement était de collecter les noyaux d'olives après les avoir mangées et d'inventer des jeux avec : tric-trac, échecs, peu importe. Et les noyaux d'olives, on les utilisait aussi pour écrire sur les murs qui étaient recouverts de graisse et de crasse.

Les murs sont les registres des détenus. Sur les murs il y avait des poèmes, des versets du Coran, des prières, des sermons, et les messages de gens qui se faisaient leurs adieux et qui faisaient leurs adieux à la vie. Mais parmi tout ce qui était écrit, il y a une phrase que j'ai lue et qui est restée gravée en moi plus que tout le reste, qui a même changé ma tactique de survie dedans : "Le mensonge te sauve".

Tableau Six

Noura et Ghassan.

Ghassan : Tu me racontes ou bien tu me demandes mon avis ?

Noura, fume à la fenêtre : Les deux, quelle est la différence ?

Ghassan : Mais il y a une grande différence. Parce que si tu ne fais que me raconter et que tu vas faire ce que tu as en tête, comme d'habitude, alors il vaut mieux que tu ne me dises rien... mais si tu me demandes mon avis, alors mon avis, c'est certainement NON.

Noura : Non, comme ça, tout simplement?

Ghassan : Oui simplement : non.

Noura : Bon, alors suppose que je te demande ton opinion en tant qu'avocat et non en tant que grand frère.

Ghassan : Qu'est ce que tu veux dire par mon opinion en tant qu'avocat ?

Noura : Je veux dire ton opinion d'un point de vue juridique. Ou bien as-tu oublié que tu es avocat ? Enfin, que tu étais avocat ?

Ghassan : Ecoute Noura, ne commence pas. Tu m'as appelé, j'ai quitté mon travail et je suis venu te voir. Est-ce que tu veux que je te rappelle que tu ne me téléphones jamais, sauf quand tu as besoin de quelque chose ?

Noura : Qu'est ce que tu veux, ta sœur est une opportuniste ! Mais tu restes le grand frère et on ne peut rien faire sans toi.

Elle finit sa cigarette, l'éteint et reste à la fenêtre.

Ghassan : Bon, je vais m'épargner tes moqueries et te dire tout de suite ce que j'en pense : ton idée est stupide et imprudente. En plus tu n'es pas à la hauteur. Et mon opinion d'un point de vue juridique ne te servira de toute façon à rien, puisque, si je me souviens bien du temps où j'étais avocat, rien ne pourra t'aider si tu es arrêtée. Tu le sais mieux que moi.

Noura : Allez Ghassan, tu demanderas à l'un de tes amis d'intervenir ! Ou bien tu veux dire que j'ai la poisse, et que ça ne marche plus ? Monsieur Père et toi, vous étiez capables de dénouer la corde d'un pendu auprès du juge le plus important du pays !

Ghassan : Alors voilà que nos affaires ne te plaisent plus, très chère ? Cela ne te dérangeait pas que toute ta vie soit facilitée par mes relations et celle de Monsieur Père, de ton permis de conduire jusqu'à tes papiers de divorce... de toute ta vie tu n'as jamais mis les pieds dans un palais de justice ou dans une administration publique, et maintenant ça ne te plaît plus ?! En tous cas, ça fait plaisir, je veux dire si la révolution te rend plus autonome, moi je vais changer d'avis sur cette révolution.

Noura, rit : Pourquoi tu t'emportes ? Moi, j'aime bien cette idée, maman et moi on va faire la révolution à la maison, et on va déclarer notre indépendance !

Ghassan : Ne mêle pas ta mère à ça. D'ailleurs, elle ne partage pas ton opinion, et tes nouveaux états d'âme ne lui plaisent pas non plus.

Noura : Elle s'en est plainte ?

Ghassan : Non.

Noura : Qu'est ce qu'elle te raconte ? Qu'est ce qu'elle a dit et quand ?

Ghassan : Noura, ne commence pas. Ta mère et moi on parle tout le temps, et peut-être que si tu étais à la maison quand je lui rends visite, on parlerait devant toi. On ne veut pas parler dans ton dos, mais on ne te voit que pour les grandes occasions. A propos, les enfants ont envie de te voir, tu pourrais passer au moins une fois par semaine, et les enfants de ta sœur aussi demandent sans cesse de tes nouvelles. Les enfants sont très attachés à toi.

Noura : Eux aussi me manquent beaucoup, je sais que je ne les vois pas assez souvent.

Ghassan : Tu sais, Walid peut dire ton nom maintenant. Il n'arrête pas de demander « Tata Noura, elle est où Tata Noura ? ».

Noura : Oh petit cœur ! Il me manque tellement !

Ghassan : Allez lève-toi maintenant, viens avec moi, on va déjeuner ensemble et tu pourras voir les enfants.

Noura : Je ne peux pas, j'ai un rendez-vous.

Ghassan : Reporte-le à plus tard.

Noura : Je ne peux pas, c'est un rendez-vous de travail.

Ghassan : Pour la même histoire?

Noura opine de la tête affirmativement.

Ghassan : Tu n'avais pas dit que tu étais en train de réfléchir?

Noura, en s'asseyant : Honnêtement, ça me fait un peu peur et j'hésite encore... j'ai besoin de ton soutien.

Ghassan : Ecoute Noura, je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. Même si tu commences ce truc, tu n'iras pas au bout. N'oublie pas, ces histoires-là, on ne peut plus les prendre à la légère. Tout le pays est en ébullition. Je sais des choses que tu ne sais pas. Je les connais mieux que toi, crois-moi, si ça se sait, ça ne passera pas comme ça, ni moi ni ton père ne pourrons faire quoi que ce soit à ce moment-là. Ce n'est plus comme dans les premiers mois, et si tu penses que j'essaie seulement de te faire peur, tu peux demander à ton père.

Noura : Non... ne lui en parle surtout pas. Je t'en ai parlé parce que je te fais confiance. Si tu en parles à papa ou maman, ou même à Zeina, je ne te raconterai plus jamais rien.

Ghassan : Rassure-toi, je ne dirai rien à personne... mais toi aussi promets-moi de te sortir cette idée de la tête.

Noura : Je ne sais pas, je me sens totalement impuissante, avec tout ce qui se passe autour de nous, et moi qui regarde sans rien faire... je ne peux pas continuer comme ça.

Ghassan : Regarder quoi ? Et quelle impuissance ? Les choses sont devenues très compliquées, on ne sait pas où on va.

Noura : Tu veux dire qu'on ne sait pas ce qu'on va y gagner et ce qu'on va y perdre ?

Ghassan : Si c'est comme ça que tu préfères le comprendre, alors comme tu veux, je ne vais pas en débattre avec toi. Mais ça sent de plus en plus le chaos et l'intolérance dans ce pays, ce serait bien que tu ouvres les yeux et que tu regardes bien autour de toi.

Noura : Ecoute, Ghassan, ne commence pas, j'ai suffisamment de discussions avec ton père tous les jours. Il n'y a rien de plus facile que de trouver des arguments pour justifier nos actes. On passe notre vie à faire ça. L'important c'est que nos affaires continuent. Rien ne doit nous déranger, pas même un instant, ni changer quoi que ce soit dans notre quotidien.

Ghassan : J'ai dit que je ne voulais pas débattre avec toi. Tu penses que tu sais tout ? Tu penses que nos affaires sont restées indemnes ? Qu'est-ce que tu sais de nos affaires ? Je peux te demander ce que tu as changé, toi, dans ta vie, tes dépenses, tes sorties ? Moi, je suis en train de parler de choses qui nous dépassent tous, toi, moi et la famille.

Noura : Tu n'es pas là pour juger ce que j'ai changé en moi. D'ailleurs beaucoup de choses ont changé. Mais ce n'est pas nécessaire que tu sois mis au courant, et peut-être même que tu ne t'en apercevrais pas. Tu penses que je suis toujours la petite Noura. J'ai 33 ans, Ghassan.

Ghassan : C'est vrai, je ne suis pas là pour te juger, je ne suis pas là non plus pour me disputer avec toi, je m'en vais. Change d'avis et viens avec moi.

Noura : Non, je ne pourrais pas.

Ghassan, prêt à partir : Réfléchis bien à ce que je t'ai dit. Ce n'est pas le moment de se lancer dans des aventures stupides. Je suis sûr que quand tu vas te calmer tu me comprendras. En tous cas, je te rappelle pour prendre de tes nouvelles.

Noura, elle se lève : Embrasse les enfants.